

“LA MER POMMELEE DE MOUTONS BLANCS”

Absence maritime dans l’œuvre de Nicolas Bouvier

LÉNIA MARQUES
CEMRI – Universidade Aberta
lenia.marques@ua.pt

Resumé

L’œuvre de Nicolas Bouvier (Genève, 1929-1998) témoigne des impressions des voyages qu’il a faits au long de toute sa vie, depuis son adolescence. Dans les grands circuits du voyageur, ce sont les routes terrestres qui semblent les plus importantes. Malgré cela, la mer, très absente, révèle sa présence souvent par des éléments qui lui sont associés et qui émergent dans des métaphores fort signifiantes. Métaphore, symbole ou référence physique, la mer s’impose dans les expériences singulières des îles, notamment dans *Le Poisson-scorpion*. Ce récit est truffé de réseaux signifiants qui tissent des liens entre la terre et la mer, entre le sujet et autrui.

Abstract

Nicolas Bouvier’s work (Geneva, 1929-1998) is the result of his lifelong travel impressions which began while he was still a teenager. In the circuits taken by this great traveler, the land routes are seemingly the most significant ones even though the sea, which is virtually absent, often reveals itself through associated elements which are materialized in notable metaphors. As metaphor, symbol or physical reference, the sea and its related imagery emerge in the exceptional experiences in the islands, particularly those in *Le Poisson-scorpion*. This text interweaves the threads of land and sea as well as of individuality and alterity.

Mots-clés: Nicolas Bouvier, Îles, Poisson-scorpion, Voyage, Routes terrestres

Keywords: Nicolas Bouvier, Islands, Scorpionfish, Travel, Land routes

“Jette ton pain sur la face des eaux et la mer te le rendra.” Il faut commencer par le jeter. Que la mer vous le rende ou pas est entre les mains des dieux.

Nicolas Bouvier

L’Océan c’est la répétition d’un peu d’eau, la répétition considérable... Or, rien sur notre planète n’est attachant comme la mer. On se voue à la mer comme à une religion. Quelle est la Suisse qui en dira autant?

Henri Michaux

Souvent alliée aux grands voyages des aventuriers, la mer, mystérieuse – voire ténébreuse – a été le motif de longues pages inspirées au cours de plusieurs siècles. Des voyageurs parmi les plus proéminents de l’Histoire ont fait des circuits dont la mer est partie intégrante. D’autres voyageurs, ayant emprunté des voies distinctes, ont également sillonné différents coins de la planète. Ceux qui, à l’image de Marco Polo, sont partis par la voie terrestre dans l’impossibilité de prendre la mer ou par un choix délibéré.

Nicolas Bouvier (Genève, 1929-1998) en est un des plus beaux exemples. Voyageur, écrivain, photographe et iconographe, tout son parcours est une perpétuelle quête de l’autre et de soi-même. Il s’avère d’autant plus intéressant de regarder de plus près la façon dont la mer est perçue par ce voyageur, issu d’un pays stratégiquement situé au cœur de l’Europe qui ne connaît la mer ni comme limite ni comme horizon. L’œuvre de Bouvier est faiblement parsemée de références à la mer. Il s’agit donc d’interroger ce manque et de tenter de comprendre quels sont les contours de cette presque absence, en ayant comme balises des exemples de présences maritimes. Parmi ses ouvrages, *Le Poisson-scorpion* offre une riche panoplie de réseaux de signifiés et de relations qui dépasse largement le cadre géomorphologique de la mer et qui nous invite à entrer dans un niveau de réflexion qui penche vers le métaphorique et le symbolique, pour ne pas risquer de dire le mystique.

Le Poisson-scorpion est un récit qui témoigne de la puissance des forces de la nature, notamment du soleil (chaleur) et de l’océan. Un des aspects les plus intéressants de cet écrit est le fait que le voyageur suisse se trouve dans une île (Ceylan). Sans jamais le nommer dans le récit, le site – “l’Île” – devient presque un personnage¹. Cette île en particulier semble enfermer des forces étranges, surnaturelles, qui ne trouvent aucune

¹ Dans ses entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall, publiés sous le titre *Routes et déroutés*, Bouvier dit que ce manque de références topographiques dans le récit (qui contraste avec *L’Usage du monde*, par exemple [Bouvier, 2004: 75-387]) s’explique “[p]arce que pour moi ce n’étaient pas des lieux, c’étaient des fantômes de lieux. L’île était un fantôme, ma ville était un fantôme et ce petit village de nécromants à trente kilomètres au sud de ma ville était un fantôme. Ils ne méritaient pas de nom” (Bouvier, 2004: 1341). Il faut souligner une importante exception: la référence à Galle dans le titre du chapitre III. Ce chapitre correspond à son arrivée au pays et indique les différentes étapes pour arriver à la “guest house” (Bouvier, 2004: 735). Le premier chapitre porte lui aussi le nom géographique, traduit et adapté, “Cap de la Vierge” (Bouvier, 2004: 727), pour désigner le cap Kanyakumari. Mais celui-ci appartient encore à l’Inde. C’est à Ceylan que tout va changer.

explication. L’Homme y est astreint à vivre des expériences extrêmes qui le poussent à un questionnement permanent, au cours duquel rien ne peut être épargné. Les métamorphoses y sont constantes et il est parfois difficile de dire si elles sont le fruit de la fabuleuse capacité d’adaptation de l’être humain ou le résultat effectif de forces surnaturelles. L’île, ce bout de terre enveloppé par la mer, devient ainsi un lieu extraordinaire et fort singulier: “Ce soir j’étais dans une île. Je n’avais pas l’expérience des îles qui posent et résolvent les problèmes à leur façon. Ce qu’on apporte dans une île est sujet à métamorphoses” (Bouvier, 2004: 733).

Dans cet extrait, Bouvier partage avec le lecteur la singularité de l’île, d’une part, et les changements imposés par elle à celui qui va y habiter, d’autre part. Vivre dans une île, et surtout à Ceylan, signifie être soumis à un fort dépaysement. Le sujet est confronté à ses peurs, à ses limites dans des circonstances où les points de repère semblent s’évaporer. L’isolement de l’île – par la mer – implique ainsi l’isolement du sujet. Cette implication reflète les deux grands versants du *Poisson-scorpion*: d’une part, les conditions géographiques, climatiques et sociales; d’autre part, le plan symbolique.

Les îles

Outre Ceylan, Bouvier a connu d’autres îles sur lesquelles il a écrit, comme le Japon, dans *Chronique japonaise* (Bouvier, 2004: 495-689), ou l’Irlande, dans *Journal d’Aran* (Bouvier, 2004: 945-990). On pourrait donc penser que les références à la mer sont inévitables et même souhaitables. Dans une île, comment échapper à l’emprise de la mer?

Dans *Chronique japonaise*, peut-être à cause du fort penchant historique du texte, la mer n’est que vaguement référée et souvent de façon impliquée et non directe. Dans ce texte, le lecteur retrouve la vie des pêcheurs et des références aux bateaux, mais la mer n’y joue pas un rôle directement significatif. D’ailleurs, Bouvier affirme lui-même les particularités de chaque île, ne pouvant pas s’empêcher de les comparer à une prison: “*Chronique japonaise, Le Poisson-Scorpion et Journal d’Aran* sont trois histoires d’îles, mais d’un caractère différent. Le Japon est très grand. Vous ne vous sentez pas prisonnier” (Bouvier, 2004: 1345). La seule exception, de par son étendue et sa variété d’îles, serait ainsi le Japon.

À la question “*Quel effet vous font les îles?*”, Bouvier répond en revenant sur l’idée de prison, d’oppression: “[i]l y a dans les îles quelque chose de très particulier. [...] Elles ont un côté négatif: si vous y êtes coincé ou piégé, comme je l’étais à Ceylan, vous avez un sentiment d’oppression abominable” (Bouvier, 2004: 1345).

Avant de revenir à Ceylan pour mieux comprendre ce sentiment, il est intéressant de s’arrêter un moment au *Journal d’Aran*. C’est en effet dans cette île de l’Irlande que la mer semble s’imposer dans toute sa beauté et puissance: “Vue magnifique sur la mer de satin

noir et remuant” (Bouvier, 2004: 984). Par de brefs instants, l’auteur révèle sa sensibilité devant l’immensité d’eau qui se présente à lui, en compagnie d’autres éléments qui lui sont normalement associés, tel le vent: “[r]esté là un moment à écouter les coups de boutoir de la mer, à entendre le vent me braire au nez en tirant comme un voleur ses couvertures de brume, puis redescendu en musardant vers les anses de l’est” (Bouvier, 2004: 969)². La mer fait ainsi appel à plusieurs sens, dont la vue et l’ouïe.

Toute l’œuvre de l’auteur du *Poisson-scorpion* est imbue d’une diversité d’impressions issues de tous les sens accessibles à l’être humain. Dans ces deux présences de la mer, émergent les deux sens auxquels Bouvier était non seulement très attentif, mais sur lesquels il a plus ou moins directement travaillé. En effet, la musique et l’image sont deux des éléments transversaux à son œuvre³. La mer est donc perçue par les deux sens fondamentaux dans le fonctionnement structurel de l’ensemble de l’œuvre de l’auteur.

Malgré la sensibilité de Bouvier au cadre maritime démontrée au cours de quelques lignes, la mer demeure référentielle dans *Journal d’Aran*. Pour tenter d’aller plus loin dans cette énigme, il faut tenter de chercher une explication ailleurs.

Entre les montagnes et les lacs

Comme nous l’avons brièvement mentionné un peu plus haut, le paysage suisse, sans mer, balisé par des montagnes et animé par des lacs, a sûrement eu de son influence sur les relations entre l’auteur et la mer, la terre ou la montagne. *Routes et déroutés* offre plusieurs pistes sur ces rapports. Tout d’abord, et intimement liée à l’identité de l’écrivain, apparaît la montagne. Lorsqu’il était enfant, l’auteur de *L’Usage du monde* avait “la fixation alpine”. Et il continue en poussant cette idée plus loin: “[p]our moi, être suisse, c’était en premier lieu la montagne” (Bouvier, 2004: 1270). L’eau apparaît également comme un élément important, mais, à en croire Bouvier, de “tout une autre nature” (Bouvier, 2004: 1271). Lorsqu’il parle spécifiquement sur le Lac Léman, son rapport à l’eau devient clairement visible. Affirmant l’importance du lac dans sa vie, Bouvier souligne qu’“il y avait là une sorte d’aventure, d’atmosphère féérique. Et je suis du signe des Poissons, donc plus à l’aise dans l’eau que sur terre. [...] J’adorais ça, faire mes visites à la nage” (Bouvier, 2004: 1271).

Le rapport à l’eau surgit ainsi positivement connoté et surtout astrologiquement expliqué comme inné. Étant du signe zodiacal de Poissons, l’écrivain suisse trouve là une explication de son aisance dans l’eau et de son estime pour la nage. Mais dans ses écrits, et

² Malade, à un moment donné de son séjour, Bouvier nous dévoile son aliment: “je me suis nourri d’air marin et de vent” (Bouvier, 2004: 1336). Encore une fois, survient le rapport air-eau.

³ Sur la musique chez Bouvier, cf. Hervé Guyader *et al.* (2008). Pour ce qui est de l’image, nous trouvons Bouvier photographe (Bouvier, 1998; Bouvier, 1999, Bouvier, 2001) et Bouvier iconographe (Starobinski, 2000).

notamment dans ses entretiens publiés dans *Routes et déroutes*, ce n'est pas le déplacement dans l'eau qui apparaît comme le moteur de la sublimation de l'être, mais la marche:

La marche est aussi un processus de connaissance et d'illumination. D'une part à cause de son rythme, d'autre part parce que, comme il faut vraiment se concentrer sur la façon de poser les pieds, sur où on les met, sur comment ménager son souffle, ça occupe la totalité de l'esprit. Quelquefois, au bout de très longues marches, non pas au but, mais en vue du but, lorsque vous savez que vous l'atteindrez, se produit une sorte d'irruption du monde dans votre mince carcasse, fantastique, dont on ne parvient pas à rendre compte avec les mots (Bouvier, 2004: 1299).

La marche enferme dans une certaine mesure les secrets du monde, ou plutôt elle est révélatrice, par l'effort physique et de concentration, d'un autre monde, invisible auparavant et indicible lorsqu'il se montre dans toute sa splendeur. C'est ainsi que, malgré le lien inné que Bouvier affirme avoir avec l'eau, la route maritime – ou plutôt aquatique – est abandonnée au profit de la route terrestre. Le contact avec la terre devient fondamental. En effet, depuis sa toute première expérience de voyage (en Laponie), la marche et le silence s'élèvent comme les clés d'un état supérieur: “[j]’ai marché seul trois jours sans rencontrer un être humain. Cette expérience du silence et de la toundra m’a plu” (Bouvier, 2004: 1282). Ce sentiment ne s'effacera pas avec le temps et, plus tard dans sa vie, Bouvier continuera de suivre la même ligne de pensée:

La marche, dont je suis malheureusement privé maintenant, est un moyen de connaissance intellectuel ou spirituel, selon qu'on place la barre très haut ou un peu moins. [...] Dans la marche il y a un rythme, une accélération de la circulation sanguine qui fait que le cerveau est toujours bien irrigué, il y a la fatigue, la découverte très progressive des paysages: ils ont le temps de se présenter (Bouvier, 2004: 1347).

Les expériences de la marche et des routes terrestres vont lui donner l'occasion de se retrouver dans un état privilégié par le dépouillement que les situations exigent. Sans ce dépouillement, il ne serait plus possible d'accéder aux autres. Malgré le refus péremptoirement affirmé par Bouvier de parler d'une quête d'intériorité et d'identité au cours de ses voyages, ses écrits nous révèlent un monde complexe d'émotions et de sentiments, dans lequel les liens entre le sujet et autrui sont tissés très finement et articulés d'une manière complexe. Au long de ses écrits, il y a certes un dévoilement de l'autre, mais qui se fait toujours au seuil d'une rencontre obligée avec soi-même, une confrontation souvent

douloureuse⁴. En même temps, et comme le mouvement des vagues, le va-et-vient continu, la connaissance d'autrui va contribuer également de forme très active à tout le processus de connaissance de soi et du monde. L'écriture, qui résulte de ces rencontres, découvertes, réflexions et défaites, et tout particulièrement en ce qui concerne *Le Poisson-scorpion*, sera une véritable "écriture-exorcisme"⁵ (Bouvier, 2004: 1330).

L'île aux enchantements

Le Poisson-scorpion a été un livre très difficile pour Bouvier, surtout parce qu'il se réfère à des moments douloureux sur plusieurs aspects de sa vie. Dans *Routes et déroutes*, il parle de cette difficulté et du geste pénible qu'est "faire l'analyse d'une défaite" (Bouvier, 2004: 1330). Maladie, amours frustrés, incompréhension et une énorme solitude traversent tout le récit. Malgré cela, il faut dire que le début et la fin contrastent avec le reste du texte. Ils sont respectivement le début de la chute et la renaissance. Il s'agit de ce qui semble être une véritable descente aux enfers, non plus dans des cadres dantesques, mais surtout dans un cadre de magie, hallucination et illusion paradisiaque: "Les prospectus assurent que l'île est une émeraude au cou du subcontinent" (Bouvier, 2004: 728).

Le rapport à la mer, ou plutôt les références qui existent, semblent donner l'écho des sentiments qui animent l'île et Bouvier. Le jour même où il s'apprête à laisser l'Inde et à échanger la terre continentale pour celle insulaire, la mer se présente belle et sans annonce de malheur: il a pu tranquillement dormir face "à la mer pommelée de moutons blancs" (Bouvier, 2004: 727). Après le merveilleux qui a caractérisé la descente de l'Inde, tout est ainsi préparé pour une nouvelle aventure, une nouvelle étape, de nouvelles découvertes. Néanmoins, avant même d'arriver à l'île, il partage avec son lecteur le souvenir des rituels aryens:

L'île est le séjour des mages, des enchanteurs, des démons. C'est une gemme fuligineuse montée du fond de l'Océan sous le règne de mauvaises planètes. Et plusieurs passages qui la citent sont prudemment introduits et conclus par cette formule:

*venins de l'ichneumon
de la murène*

⁴ À propos de ce rapport entre le sujet et autrui, en particulier dans *Le Poisson-scorpion*, cf. Hambursin (1997: 275-287).

⁵ Cette image fait immédiatement penser à l'acte d'écriture chez Henri Michaux, qui à plusieurs reprises se réfère au geste créatif (l'écriture comme la peinture) en tant qu'exorcisme. Son ouvrage *Épreuves exorcismes* en est, dès son titre, le meilleur exemple (cf. Michaux, 1988). Michaux était, en effet, un des écrivains d'élection de Bouvier.

*et du scorpion
tourné vers le Sud
trois fois je vous réduis en eau.*

On verra bien. (Bouvier, 2004: 728-729)

Remarquons que, contrairement à l'image de la beauté et de la tranquillité en Inde, ici l'océan a accouché une gemme, certes, mais “fuligineuse”. Et non seulement elle est dans ce sens obscure, mais elle se trouve aussi sous l'influence de “mauvaises planètes”. Rien ne semble donc augurer le bien, même si tous les venins sont transformés en eau par une formule magique. L'élément aquatique devient ainsi neutre et sans danger.

La magie, l'enchantement et les faits inexplicables sont transversaux au *Poisson-scorpion*. C'est aussi dans ce sens là, mais également par la solitude de Bouvier, que s'explique la présence fantomatique du Père Alvaro. À côté de la magie, le fantastique entre ainsi en scène. Bouvier se trouve donc dans des circonstances pénibles et inexplicables. Dans *Routes et déroutés*, il parlera de son séjour et tentera de justifier sa longue durée (à peu près neuf mois) par le biais de la magie: “J'ai eu une sorte de mauvaise obstination. [...] J'ai été l'objet d'un enchantement négatif” (Bouvier, 2004: 1329). Ce sont les forces obscures de l'île qui l'ont gardé prisonnier. L'enchantement qu'il subissait ne le laissait pas partir. Ce que Bouvier ne dit pourtant pas est que la puissance de ces forces se manifestait par l'épuisement et la torpeur constants.

Le poisson-scorpion

Le chapitre X, chapitre central de l'ouvrage, a dans sa désignation le titre de l'ouvrage: “Le poisson-scorpion” (Bouvier, 2004: 765). Ainsi, dès le titre de son récit, Nicolas Bouvier tisse un rapport indirect à la mer, à travers la figure du poisson-scorpion (poisson qui habite l'eau de mer chaude, comme celle de Ceylan, et qui peut être extrêmement venimeux⁶).

Toutefois, et contrairement à ce que le lecteur pourrait s'y attendre, dans le chapitre X il n'est pas question du poisson-scorpion. En effet, le poisson et le scorpion sont des animaux liés respectivement à la mer et à la terre. Antagoniques et simultanément complémentaires. C'est au cours du chapitre X que l'énigme du titre se révélera. Tout au long de quelques pages, le lecteur assiste au déroulement d'une histoire d'amour douloureuse, presque tragique, entre un individu du signe de Poissons (et on a vu

⁶ Site officiel de l'Aquarium-Muséum, Université de Liège (s.d.). “Le poisson-scorpion” [en ligne]. Belgique: Université de Liège [consulté le 25/11/2008] <URL: <http://www.aquarium-museum.ulg.ac.be>>.

l'importance que cet ascendant joue sur l'esprit de Bouvier) et un autre de Scorpion. Le poisson-scorpion serait ainsi la fusion naturelle, bien que dangereuse, des deux, en grande harmonie et équilibre.

Or, ce n'est pas le cas. La lettre qui devrait mettre en route la motivation et lui donner une raison de regagner l'Occident, lui offre exactement le panorama contraire: son amoureuse le quitte en lui restituant le "Poisson d'or" (Bouvier, 2004: 769) qu'elle portait au cou. Pendant ce temps, les scorpions continuent de se promener dans et en dehors de la chambre et le poisson d'or, venu de si loin, finit au cou de l'enfant de l'aubergiste.

Dérouté, Bouvier continuera dans l'île aux enchantements. Le récit lui aussi se poursuivra.

Circé et Ulysse: l'odyssée de Bouvier

L'épicière, une des figures les plus intéressantes de l'île, apparaît au chapitre XV. Ce chapitre est désigné "Circé" (Bouvier, 2004: 784). Cette sorcière, dont Bouvier ne semble pas tout à fait subir les enchantements, ne fût-ce que de façon positive et quelque peu rassurante, possède "[p]our les élans du cœur et les marivaudages [...] un poisson-scorpion, qui tournoie dans un bocal à concombres joliment aménagé" (Bouvier, 2004: 788).

Même pour cette Circé, le poisson-scorpion est l'incarnation de la possibilité bienheureuse de l'amour. Bouvier l'observe attentivement lorsqu'elle communique avec l'animal dans une sorte de complicité:

Elle le nourrit de miettes de cassonade, de mouches qu'elle écrase, d'un peu de pain. C'est un jeune mâle en belle santé qui virevolte à la moindre agacerie en déployant un parasol de piquants venimeux tachetés de sépia. Lorsqu'elle se croit seule, elle colle son visage contre le verre et lui fait des grimaces auxquelles il répond par d'élégants frémissements. J'ai plusieurs fois surpris ce manège, en retenant mon souffle avant de me retirer sur la pointe des pieds [...]. Si jamais elle me surprenait à l'épier ainsi, peut-être qu'elle me la donnerait, sa mascotte... (Bouvier, 2004: 788)

En effet, ce jeune mâle pourrait faire penser à lui, emprisonné dans cette île, douloureusement attaché à un amour de Scorpion qui a connu une fin cruelle. Ce poisson représente par ailleurs la confrontation face aux enchantements de l'amour, incarnés donc par un être de la mer, pris hors de son habitat naturel. La mascotte est l'amour devenu impossible et il lui faut à ce moment-là faire le deuil. Après quoi, il peut dire adieu. C'est ainsi que, tout à la fin de son récit, Bouvier transfère son anxiété sur les objets qui l'entourent dans la "prison" où il a habité pendant de longs mois: "[t]oute ma ménagerie me disait

anxieusement adieu. Sur la crédence hollandaise, le poisson-scorpion (elle me l’avait donné) étendait son parasol venimeux dans les quatre directions de l’espace” (Bouvier, 2004: 810). Le poisson-scorpion lui disait adieu, dans toute sa beauté, puissance et danger. Bouvier laissait ainsi dans l’île le souvenir d’un amour qui lui avait fait souffrir. Laisser le poisson-scorpion lorsqu’il abandonne la chambre signifie avoir fait son deuil et pouvoir finalement laisser derrière tous les symboles qui l’attachaient encore à un amour nuisible.

Comme Ulysse dans son retour à Ithaque, le départ de l’île de Circé n’a été qu’une étape d’un processus encore long. Pour sortir de l’île, il y avait encore un bout de mer à franchir. Bouvier est, tel Ulysse, un voyageur intrépide, qui cherche dans l’ailleurs les réponses à ses questions, et par toutes ses aventures, qu’il vit en intimité et solitude ou avec ses compagnons, il construit son propre caractère et tisse ainsi son histoire de vie. Une histoire – difficile, comme celle du *Poisson-scorpion* – qu’il racontera à la première personne après l’avoir vécue.

Circé, déesse terrible, enchanteresse d’hommes dont l’esprit sera maîtrisé par Ulysse, habite elle aussi dans une île habituellement néfaste. Malgré cela, Ulysse et ses compagnons y passeront une année très agréable. Bouvier sera à Ceylan presque le même temps. Pour l’un comme pour l’autre, les îles mènent au paroxysme, et souvent au paradoxe, à une ambivalence ressentie aussi par rapport à la mer: d’une part, elles sont néfastes, dangereuses, elles emprisonnent, menacent et portent malheur; d’autre part, elles sont calmes et tranquilles, porteuses de douceur, sérénité et bonheur. Circé, déesse des enchantements, est l’incarnation même de cette ambivalence. D’abord, elle transforme les compagnons d’Ulysse:

puis, leur ayant battu dans son vin de Pramnos du fromage, de la farine et du miel vert, elle ajoute au mélange une drogue funeste, pour leur ôter tout souvenir de la patrie. Elle apporte la coupe: ils boivent d’un seul trait. De sa baguette, alors, la déesse les frappe et va les enfermer sous les tects de ses porcs. Ils en avaient la tête et la voix et les soies; ils en avaient l’allure; mais, en eux, persistait leur esprit d’autrefois (Homère, 1995: 65).

Ensuite, l’amante d’Ulysse, l’aide en lui donnant de précieux conseils pour le retour.

Circé, l’épicière, est la seule figure féminine qui a du pouvoir sur Bouvier. Elle rend son séjour plus supportable, anime son imagination et apaise ses douleurs, “en dépit du chagrin de [son] cœur” (Homère, 1995: 68). Entre la lettre du Scorpion (dont le venin est souvent fatal) et le pouvoir incantatoire transitionnel du poisson-scorpion dans le bocal, il est des processus étranges, voire magiques, qui seront racontés des années plus tard comme une odyssee intérieure. À l’image d’Ulysse, Bouvier descend aux enfers pour y chercher les

réponses qui lui permettront d'en sortir et de revenir à son Ithaque (Genève), port d'attache. Les circonstances ont voulu que finalement tout le voyage de retour en Europe, après presque quatre ans, soit par la voie maritime. Mais de celle-là, il ne reste que son témoignage lors de ses entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall:

Au retour, j'ai passé deux mois et demi en mer. J'adore la mer. Quand c'est une virée qui vous amène de Yokohama à Marseille en passant par les Philippines, l'Indochine, Bombay, Ceylan, Madagascar, Le Cap, les Canaries et que ça dure deux mois et demi, je peux vous dire qu'on fait le plein de paysages marins. Et je me suis beaucoup amusé. La vie de paquebot, comme c'est un lieu clos qui va se dissoudre au port d'arrivée, est particulière. Les relations s'établissent beaucoup plus vite (Bouvier, 2004: 1313).

À la fin, donc, on revient à la mer, dans toute sa splendeur et bienfaisance. À côté de l'élément naturel, comme souvent chez Bouvier, émerge le social et tout ce qu'il apporte à l'individu. Les relations humaines surviennent toujours comme le principal des récits et des expériences.

Ainsi en est-il que plus que l'expression d'une forte présence de la mer dans l'œuvre de Nicolas Bouvier, il est fructueux de questionner l'absence significative de motifs maritimes. La mer apparaît certes souvent comme élément indirect, c'est-à-dire qu'elle vit par des associations (avec les bateaux, les hommes ou les animaux). De souligner surtout que la mer n'apparaît pas en tant qu'élément négatif. C'est l'île qui se révèle nuisible et étouffante dans son isolement, par le dépaysement qu'elle impose. Ceylan surtout est particulièrement difficile, île de magie et d'enchantements obscurs.

La mer peut se révéler belle aux yeux de Bouvier. Il aime l'eau et il s'y sent bien. Toutefois, jamais dans son œuvre elle ne pourrait rivaliser avec la terre, la montagne ou les grandes étendues silencieuses. Pourtant les éléments qui lui sont associés pullulent dans son discours, souvent de façon symbolique ou métaphorique. C'est finalement dans le rapport entre terre et mer, avec une image fortement liée aux eaux, que Bouvier se définit: le nomade qu'il est semble un bateau – et "tout bateau a besoin d'une cale sèche et d'un port d'attache dont le nom figure sur l'étrave" (Bouvier, 2004: 1380).

Bibliographie

- BOUVIER, Nicolas (1998). *Entre errance et éternité. Regards sur la montagne*. Genève: Zoé.
- BOUVIER, Nicolas (1999). *Dans la vapeur blanche du soleil*. Genève: Zoé.
- BOUVIER, Nicolas (2001). *L'Œil du voyageur*. Paris: Hoëbeke / Lausanne: Musée de l'Elysée.
- BOUVIER, Nicolas (2004). *Le Poisson-scorpion*. [1981] In: Nicolas Bouvier. *Œuvres*. Paris: Gallimard, pp. 721-811.
- BOUVIER, Nicolas (2004). *L'Usage du monde*. [1963] In: Nicolas Bouvier. *Œuvres*. Paris: Gallimard, pp. 75-387.
- BOUVIER, Nicolas (2004). *Journal d'Aran*. [1990] In: Nicolas Bouvier. *Œuvres*. Paris: Gallimard, pp. 945-990.
- BOUVIER, Nicolas (2004). *Chronique japonaise*. [1967] In: Nicolas Bouvier. *Œuvres*. Paris: Gallimard, pp. 495-669.
- BOUVIER, Nicolas (2004). *Routes et déroutes* [entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall]. [1992] In: Nicolas Bouvier. *Œuvres*. Paris: Gallimard, pp. 1249-1388.
- GUYADER, Hervé et al. (2008). *L'oreille du voyageur. Nicolas Bouvier de Genève à Tokyo*. Carouge-Genève: Zoé.
- HAMBURSIN, Olivier (1997). “Voyage et exercice de disparition: les dangers du Poisson-scorpion de Nicolas Bouvier”. In: *Les Lettres romanes*, n°3-4, t. LI, pp. 275-287.
- HOMERE [Poésie homérique] (1995). *L'Odyssée*. T.2. Paris: Les Belles Lettres.
- MICHAUX, Henri (1988). *Epreuves, exorcismes. 1940 – 1944* [1945], Paris: Gallimard.
- Site officiel de l'Aquarium-Muséum, Université de Liège (s.d.). “Le poisson-scorpion” [en ligne]. Belgique: Université de Liège [consulté le 25/11/2008] <URL: <http://www.aquarium-museum.ulg.ac.be/>>.
- STAROBINSKI, Pierre (dir.) (2000). *Le corps, miroir du monde: voyage dans le musée imaginaire de Nicolas Bouvier*. Carouge-Genève: Zoé.